

de la lutte pour la reconnaissance à la gratitude

La voiture était en train de démarrer. D'un mouvement vif et rapide, Hamidou saisit le talisman qu'il portait à son cou. Il me le posa dans la main par la vitre entrouverte de notre voiture cahotante.

Pas de temps pour une étreinte, pas de temps pour un merci.

Le chauffeur avait déjà pris de la vitesse !

Je restai là, émue, bouleversée par le geste de cet enfant de dix ans qui venait sans doute de me faire un don considéré parmi les plus précieux au sein de sa culture dogon. Geste de gratitude en réponse au soin et à l'amitié que je lui avais témoignés tout au long de notre semaine passée côte à côte chez lui au Mali. En un instant, il égalisait ainsi nos échanges au juste prix ou mieux au "sans prix".

C'est en tout cas, ainsi que je l'ai compris.

A elle seule, cette anecdote illustre la problématique liée à la reconnaissance que je vais explorer avec vous durant cet atelier. J'y retrouve, en effet, plusieurs formes de reconnaissance.

Parmi toutes nos interactions, Hamidou a **reconnu** celles qui témoignaient de ma sollicitude à son égard. Ensuite, en m'offrant ce talisman qu'il portait lui-même, Hamidou **m'a reconnu** comme un des siens – je le compris à travers l'étonnement admiratif qui m'a été témoigné à maintes reprises dans la poursuite de mon voyage au pays dogon lorsque je le portais moi-même.

Geste de gratitude évidemment aussi !

Enfin, cette anecdote met en scène un échange de don : de mon côté, la tendresse et l'attention ; du sien, une offrande que n'égale aucun prix. Par son geste, Hamidou annule toute dette à mon égard et, bien plus, il nous hisse tous les deux à un niveau relationnel où les inégalités, qu'elles soient sociales, culturelles, liées à l'expérience ou à l'âge, sont dépassées. Deux êtres humains **qui se reconnaissent** mutuellement dans l'amitié qu'ils éprouvent l'un pour l'autre.

Hamidou m'a ainsi appris non seulement à donner mais aussi à recevoir. Humblement recevoir, seulement recevoir - sans un mot de retour ! L'accueillir en moi comme sans doute il m'avait accueilli. Nous nous retrouvions à égalité.

*

Nous savons que l'Éleuthéropédie se différencie d'autres approches en mettant l'égalité et la réciprocité au centre de ses pratiques. Évidentes dans les entretiens, elles se dévoilent plus difficilement dans les exercices de communication et d'expression. En lisant l'ouvrage de Paul Ricoeur, *Parcours de la reconnaissance*, j'y ai trouvé matière à nourrir ma réflexion à ce sujet. Et c'est celle-ci que je vais tenter de vous livrer.

Dans une première étape, je commencerai par explorer la reconnaissance de soi-même comme sujet capable de certaines réalisations. Nous verrons alors que la présence de l'autre est nécessaire. Sans relation à l'autre, aucune reconnaissance de soi-même n'est possible. Cette première étape, se terminera par les obstacles que nous rencontrons dans la reconnaissance de soi-même.

La deuxième et dernière étape sera consacrée à la reconnaissance mutuelle. Nous la débiterons en passant en revue quelques-uns des nombreux obstacles qui en parsèment le chemin. Je tenterai ensuite de vous faire entrevoir comment la reconnaissance mutuelle ouvre la voie à une véritable rencontre avec autrui.

Tout au long de ce cheminement, j'aurai essayé d'éclairer une des questions qui me tient le plus à cœur dans mes relations interpersonnelles : celle de l'égalité, sans laquelle il ne peut y avoir ni véritable réciprocité, ni surtout relation de personne à personne.

I. Se reconnaître soi-même

1. Reconnaissance de sa puissance d'agir.

"Le chemin est long (...) jusqu'à la reconnaissance de soi comme sujet *capable* de certains accomplissements", écrit à peu près P. Ricœur.

Comment comprendre cette phrase ? Pour saisir ce qu'il a voulu dire, je vais d'abord me demander ce qu'il entend par accomplissement et ensuite pourquoi il parle de chemin long.

A) Qu'entend-il pas accomplissement ?

Si j'ai bien compris le philosophe, la reconnaissance de soi-même s'accomplit dans la reconnaissance de sa puissance d'agir et celle-ci se laisse apparaître dans le pouvoir dire, le pouvoir agir, le pouvoir se raconter et le pouvoir s'imputer la responsabilité des ses actes en en assumant les conséquences.

Ainsi, je sais par expérience que je suis capable d'adresser un dire, une parole à autrui. Celui-ci s'en fera quelque chose - de bon ou de mauvais pour lui. Que je suis capable d'agir, c'est-à-dire de transformer le monde ; de bouger mon corps, d'en prendre soin ou de le mépriser ; de prendre des décisions et de les actualiser dans mes activités ; de raconter mes actions à quelqu'un qui m'écoute et s'en voit lui-même transformé ; enfin, de m'attribuer à moi-même mes actions et à autrui les siennes.

Toute mon expérience vécue m'en donne la certitude. Et pourtant, il m'arrive de douter. Ma parole comme mon agir se font alors balbutiants et hésitants, comme si me mettre en face de ce que **je peux** faire m'effrayait !

Je vous propose de voir cela un peu plus en détail. Nous comprendrons mieux alors, à la fois, comment la reconnaissance de ces quatre figures qui composent notre puissance d'agir constitue précisément la voie de la reconnaissance de soi-même et, en même temps, comment cette reconnaissance de soi-même ne se réalise que dans la relation à autrui. Ce qui nous mettra déjà sur la route de la reconnaissance mutuelle.

Le pouvoir dire.

Je t'ai rencontré et je t'ai raconté ce que je venais de faire. J'ai alors reconnu l'audace que j'avais eue. Bien sûr, je me sentais tremblante mais j'ai accepté cette responsabilité. Cette fois, je l'ai fait et je t'en témoigne à l'instant même où je reconnais que j'en ai été capable.

En disant, j'ai produit du sens. Ce sens, c'est à toi que je l'ai adressé. Sans toi, sans ton regard bienveillant, je n'aurais probablement pas pu me reconnaître capable d'agir avec ce courage que je m'attribue à l'instant. Mon dire a ainsi initié quelque chose de nouveau chez moi, et chez toi.

En outre, je t'ai témoigné ce dont j'ai été capable avec le secret espoir que tu me croies. Sans cela, mon estime en moi-même serait brisée ou à tout le moins rendue plus difficile?

Le pouvoir faire

Je me promenais avec Jean-Marie. Sur le bord de la route, nous avons vu un tas haut de plusieurs mètres de matière blanchâtre. "N'est-ce pas de l'amiante ?", s'est interrogé Jean-Marie. De retour, à la maison, nous en avons parlé à un ami ingénieur, spécialiste en environnement. Puis nous avons téléphoné à la police.

Le pouvoir faire désigne ainsi la "capacité de commencer par soi-même" une série de phénomènes qui se dérouleront ensuite selon la loi de la nature ou selon des lois qui

échappent à l'auteur de l'acte. Par son récit, celui-ci témoignera de l'action qu'il assume, voire revendique comme début.

Le pouvoir raconter

En effet, qui a commencé ? Qui est à l'initiative de notre plainte à la police ? Jean-Marie qui s'est demandé si ce n'était pas de l'amiante ? Lui, qui a donné le coup de téléphone ou moi, qui ai attiré son attention et proposé d'en parler à notre voisin ingénieur ? Comment dans une interaction souvent complexe, délimiter la part d'action de chacun ? Indécidable ! Nos actes s'entrelacent dans ceux d'autrui.

Et chacun, dans nos récits, nous déciderons (témoignerons) de la part d'initiative que nous estimons avoir été capable de prendre et de celle que nous désirons encore prendre – organisant ainsi nos actes en un tout que nous considérons signifiant pour nous.

L'imputation morale

A l'idée précédente, l'imputation morale ajoute celle de la reconnaissance de la responsabilité de ses actes et de l'acceptation d'en assumer les conséquences – en particulier lorsqu'ils entraînent un préjudice ou un tort à autrui.

Récit à autrui et renforcement de l'estime de soi

En détaillant ces quatre figures de ce que Ricœur appelle la reconnaissance de notre puissance d'agir, nous nous sommes aperçus qu'à chaque fois celle-ci se déroulait dans un moment de relation à l'autre : une parole qui s'adresse à autrui et qui demande à être crue, un agir qui se dégage de celui de tous les autres, un récit que est adressé à quelqu'un et une responsabilité assumée face à l'autre.

Et le récit est, par excellence, le moment de reconnaissance de soi-même. Adressant à autrui les petits ou grands événements qui jalonnent notre vie, nous allons à la rencontre de nous-même, de ce que nous avons fait et de ce que nous avons voulu faire – de nos réussites et de nos erreurs. Nous y construisons notre histoire : moment de reconnaissance, mélange d'identification et d'acceptation. C'est bien moi qui ai agi de la sorte.

Cette reconnaissance de notre puissance d'agir ne se réalise pleinement qu'au moment où nous en témoignons à l'autre. Et alors, selon P. Ricœur, elle fonde la confiance que nous nous portons à nous-mêmes.

B) Le chemin est long ou obstacles à la reconnaissance de soi-même !

Le chemin est long nous dit le philosophe. En effet, les obstacles sont nombreux, qu'ils soient mis par nous-même ou par autrui. Voyons-en quelques-uns, en sachant que le principal est l'absence de présence à soi-même.

* Le soupçon infligé par autrui.

"Comment! Tu as pu faire cela, toi!" Petite parole assassine qui remet en cause le pouvoir que je m'étais attribué. Je peux ignorer ce verdict, renchérir par une parole plus forte et plus puissance ou réagir de bien d'autres manières encore. Mais de toute façon, ma demande de reconnaissance, implicite à tout témoignage (comme nous venons de le voir plus haut), reste en souffrance. Je désire être crue !

Parfois, c'est peut être à juste titre que je ne le sois pas, car mon manque de présence à soi rend mon témoignage peu crédible.

Autrui peut aussi m'entraver dans mes compétences. S'enfermer dans ses propres représentations et me les dénier ; m'empêchant ainsi d'en faire preuve.

* Le manque de présence à soi ou l'angoisse devant l'agir libre.

"J'ai réussi cette activité, tu m'en félicites et me fais l'éloge des capacités que tu m'as vues mettre en œuvre pour y arriver". Je réagis avec fausse modestie à ton propos : *"Oh, tu sais ce n'étais pas si difficile ; et puis, il y avait ceci ou cela qui n'a pas marché; ou encore : je ne me suis pas sentie très habile. Tu crois ? Etc, etc"*. Mon discours ne colle pas avec ce que j'ai fait. Il le traduit mal. Par peur sans doute ! Je préfère me cantonner dans l'impuissance d'agir. Je me présente à toi, mutilée dans mes compétences. Plus confortable sans doute!

Tu as vu comme j'ai bien fait ! Super, non ! Cette fois-ci, l'excès que je m'attribue dans mes compétences risque de rendre mon propos insignifiant – peut-être pas pour moi-même – très probablement pour autrui.

Je me suis trompée sur moi-même. Je n'ai osé m'accorder le pouvoir que j'ai eu d'agir ou je me suis attribué ce que je n'avais pas fait.

Modestie ou arrogance excessives : l'une n'équivaut-elle pas à l'autre ? Le refus d'assumer humblement mais avec sagesse sa puissance d'agir.

J'ai pu le faire, tu m'en témoignes, je n'ose le reconnaître. Cela m'engagerait car si je l'ai fait, je peux sans doute le faire encore et pourrai le faire à l'avenir. Assumer sa juste place face à soi-même, aux autres et au monde.

Mon manque de présence à soi me protégerait de l'angoisse face à la reconnaissance de ma responsabilité à agir librement !

C'est la première fois que j'envisage la présence à soi en lien direct avec l'agir libre et son absence comme une sorte de mauvaise foi sartrienne. Je m'en réjouis. Il me semble en découvrir une nouvelle dimension qui dépasse la bonne communication avec soi-même, laquelle facilite certes l'agir libre.

Voyons maintenant comment la reconnaissance mutuelle va peut-être nous sortir de l'impasse dans laquelle autrui ou moi-même, nous nous sommes mis. Et c'est l'échange de don, plus précisément le donner/recevoir, recevoir/rendre qui nous servira de figure emblématique (de modèle) de la reconnaissance mutuelle. Mais auparavant, regardons d'abord les obstacles que nous risquons de mettre sur notre route.

II. La reconnaissance mutuelle.

1. Quelques obstacles à la reconnaissance.

Le mépris. *Tu étais là, mais je ne t'ai pas vue ; peut-être n'ai-je pas voulu te voir car ton existence m'insupportait ou, pire, m'indifférait.* Tu n'es pas mon amie. Si tu l'avais été, nous nous serions réjoui de notre existence mutuelle, nous nous serions approuvées d'exister. *Non, je te regarde de haut.* Lorsque, c'est toi qui poses ce regard de déni sur moi, je ne peux te faire confiance et croire que tu approuves mon existence.

Déni de l'autre, qui se trouve à l'opposé de la relation d'amitié car les amis, comme l'écrit Simone Weil, s'approuvent mutuellement d'exister.

Privés d'approbation, c'est un peu comme si nous n'existions pas. Blessure, qu'il nous arrive de nous infliger mutuellement.

La rivalité. *J'ai entendu les félicitations qu'on t'adressait pour la délicate intelligence dont tu as fait preuve. Je l'ai entraperçue aussi. Mais je ne puis te la reconnaître comme si ta réussite menaçait la mienne. Comme s'il n'y avait pas de place à la fois pour toi et pour moi ! Je me*

suis alors murmuré des critiques à ton égard, qui anéantissaient la compétence que j'avais failli t'accorder. Tu n'es pas si bien que cela. Je peux dormir en paix.

La concurrence. *Et d'ailleurs, moi aussi, je pourrais agir avec autant de brio et d'intelligence et si je n'en suis pas encore capable, je m'y formerai. Si je n'y parviens pas, je mettrai des embûches sur ta route. En tous cas, je rappellerai aux autres que moi aussi, j'existe, que moi aussi je suis capable. Ou alors, je me retire du combat, puisque, de toute façon, je m'estime la meilleure ou perdue d'avance.*

2. Côtés obscurs du don

Pour certains le don est impossible car nous ne donnons que dans l'espoir de recevoir en retour. Tout ce que nous faisons, nous le faisons par intérêt calculé. "Autrement dit, écrit Alain Caillé, stigmatisant la pensée de certains sociologues et économistes, tous les êtres humains doivent être considérés comme des hommes économiques, comme des calculateurs rationnels, ou (...) comme des utilitaristes."

En revanche chez Derrida, le don est porté à un tel niveau de pureté qu'il est, lui aussi, rendu impossible. Pour ce philosophe, lorsque je donne, je me vois en train de donner, je me regarde donner et j'en retire donc un bénéfice narcissique qui anéantit le geste que j'ai eu vers d'autrui. Le don représente ainsi; comme l'écrit ce philosophe, "la figure de l'impossible" : un acte purement gratuit, soustrait à toutes motivations possibles.

Accordons-nous donc qu'un don pur n'existe pas. Sortons de cette dichotomie qui nous porte à osciller entre une position cynique nous amenant à croire que nous sommes toujours en recherche de notre intérêt et, à l'opposé, une position puriste qui rend également le don impossible.

La rivalité et la concurrence entre donateurs. *Je t'ai invité à souper et tu te sens obligé de me rendre. Et non seulement de me rendre mais de me rendre au centuple : ton repas est plus prestigieux, tes invités plus notables, bref tu veux m'en mettre plein la vue. C'est à celui de nous deux qui donnera le plus, qui apparaîtra le plus le plus beau, le plus généreux, le plus splendide. Le don devient ainsi une sorte d'objet de concurrence par lequel chacun tente d'assurer son prestige face aux autres.*

L'incapacité à recevoir. *Ton mari était malade et je t'ai téléphoné pour te demander de ses nouvelles et des tiennes. Je t'ai entendue me répondre sèchement : "il va bien merci et moi aussi d'ailleurs". Pourtant, tu t'étais de nombreuses fois souciée de moi lorsque ma fille n'allait pas bien. Peu à peu, le souci que tu m'accordais m'est devenu insupportable : trop d'asymétrie, de déséquilibre dans la relation. Je me suis alors interrogée : tes marques d'attention à mon égard n'étaient-elles pas une manière de marquer ta supériorité, de prendre le pouvoir ? Comment pourrai-je encore les recevoir si tu ne veux ou ne peux pas recevoir les miennes ?*

J'espère ne pas vous avoir découragés ou effrayés en épinglant ainsi quelques obstacles à la véritable reconnaissance mutuelle. Mon intention n'était pas celle-là ; plutôt de nous inviter à ne pas nous leurrer sur nous-mêmes par un angélisme béat qui nous porterait à ignorer notre face d'ombre. Je me sens assez fidèle à Paul Ricœur qui voit la reconnaissance mutuelle comme un instant rare dans la lutte mutuelle que nous nous faisons pour être reconnus : des moments de paix et de bonheur qui se gagnent sur fond de lutte par rapport à soi-même et par rapport à autrui.

La voie est maintenant libre pour que je puisse enfin aborder la symbolique du véritable échange de dons qui, je le rappelle, constitue pour Paul Ricœur, la figure emblématique de la reconnaissance mutuelle.

3. Donner, recevoir ; recevoir, rendre

Je n'attendais rien, j'étais là, apaisée après l'échange que je venais d'avoir avec Marie. Et voilà que tu t'adresses à moi. Tu soulignes la douceur avec laquelle tu m'as vue me débrouiller avec mon agressivité. Tu m'as vue fâchée, ferme mais douce, digne et bienveillante, me dis-tu.

J'en suis toute surprise : mélange de sensation agréable et désagréable. Je me débats avec moi-même. J'ai pu faire cela, moi ? C'est si loin de ce qu'on m'a toujours dit : mon agressivité m'a tellement été reprochée. Et toi, tu n'en as pas eu peur ! Qui plus est, tu l'acceptes ; mieux, n'y vois rien de mal !

Vais-je prendre, vais-je dire oui à ce que tu me reconnais avoir fait ? J'ai du mal à faire ce pas ! Cela me bouscule tellement. Je voudrais refuser ton offre, m'y fermer. Te répondre par une pirouette.

Mais c'est toi qui m'as dit cela et je peux, je dois te faire confiance. Tu es sortie de toi-même pour venir vers moi. Tu avais reconnu ma souffrance et tu as voulu m'apaiser. Puis-je te faire l'affront de ne pas reconnaître ton ouverture et ta générosité à mon égard ? De te rembarrer, de t'envoyer gentiment sur les roses ? De quoi te mêles-tu, après tout !

Mais tu es là, tu attends non pas que je te donne en retour mais que j'accepte, que je reçoive ce que tu m'offres. Tu en as pris le risque pour moi. Tu me regardes, souriante et confiante. Je tais ce discours intérieur et je te regarde à mon tour. Je ne sens plus grand-chose, c'est tellement étrange ! La lutte a fait place à la confiance. Je me rends passive pour sentir où tu m'emmènes, pour me laisser faire. Je peux enfin prononcer ces seuls mots : "oui, merci".

Tu m'as vue agir avec douceur, bienveillance et agressivité, tout à la fois. Je me sens bouleversée et j'accepte humblement ce que tu m'offres car c'est toi qui me le donnes.

J'ai reconnu comme mienne ta reconnaissance. **Moment de simultanéité existentielle dans lequel ma gratitude se fait reconnaissance de ta capacité à m'avoir rejointe là où j'avais mal, là où je me cachais !** Et pour toi, pour faire honneur au don que tu m'as fait, j'accepte de me désencombrer de mes peurs et de me tenir debout.

En te disant oui, je t'ai reconnue dans ton élan vers moi. Le recevoir s'est ainsi fait don de reconnaissance : expression *spontanée* de ma gratitude.

Relation de reconnaissance mutuelle qui, pourrait-on presque dire, ne se reconnaît pas elle-même tant, l'une et l'autre, nous nous investissons dans ce que nous sommes en train de nous offrir mutuellement.

Dois-je te rendre ? La question ne se pose plus dans ces termes. Nous ne nous situons pas sur le terrain de l'équivalence - ou alors sur celui d'une équivalence qui ne se calcule pas, qui ne se compte pas.

Ton don exige une réponse. Celle-ci, en revanche, ne peut se situer sur le terrain du donnant/donnant qui annulerait alors le don que tu viens de me faire.

Je t'offre à mon tour, non parce que tu m'as donné mais parce que c'est toi. J'éprouve de la gratitude et celle-ci appelle une générosité que je voudrais égale celle à que tu as suscitée en moi par ton premier don.

Suivant en cela Paul Ricœur, le don de retour peut ainsi être pensé comme une sorte de *premier second don* et non comme une simple restitution. Notre capacité à recevoir ouvre ou

non à la gratitude et détermine notre capacité à rendre. Sous le règne de la gratitude, celle-ci ne se calcule ni en valeur marchande ni en temps. Ne se calcule tout simplement pas !

Et c'est bien ce qu'a fait Hamidou !

Conclusion

Me voici arrivée à la fin de mon parcours. J'y ai poursuivi plusieurs objectifs :

Nous ouvrir davantage au champ du donner, recevoir et plus particulièrement à celui du recevoir qui constitue pour moi une des conditions de l'égalité dans la relation à autrui et donc de la véritable rencontre avec lui.

Je crois, en effet, que pour beaucoup d'entre nous – je n'ose affirmer pour tous – recevoir n'est point aisé. Sans doute plus confortable pour certains, plus menaçant pour d'autres. Face au don qui m'est fait par autrui, j'ai à choisir. Je refuse, je dis non et je me replie sur moi-même, c'est à dire sur mes vieilles habitudes de caractère. L'invite d'une rencontre avec autrui me déstabilise et, préférant éviter cet inconfort, je me ferme à son altérité. Occasion manquée. Nous n'avons pas à nous en vouloir !

Ou dire oui à la transformation à laquelle m'invite autrui ! Accepter de me tenir devant lui, ébranlée mais confiante, vacillante mais déterminée. Un instant, ne plus me reconnaître moi-même ! Mais ne sont-ce pas ici nos caractéristiques, nos habitudes qui sont un peu malmenées ?

La défiance peut alors faire place à la gratitude mutuelle : gratitude de l'un d'avoir reçu, à laquelle répond la gratitude de l'autre d'avoir été reconnu dans son ouverture à autrui.

La reconnaissance de sa propre puissance d'agir ne s'accomplit donc pleinement que dans ces moments privilégiés où la rencontre se fait reconnaissance mutuelle.

J'ai voulu faire apparaître ces moments de paix que constitue la reconnaissance mutuelle comme des "trêves ou des éclaircies" dans la lutte que chacun livre à chacun pour sa propre reconnaissance. Ne pas le faire eût été, me semble-t-il, prendre le risque de la méconnaissance de soi-même. Car si nous pouvons nous présenter à nous-même et aux autres comme capables d'agir, il nous arrive de faillir. Ne l'oublions pas et ne nous leurrions pas sur nous-même.

L'ombre de la lutte qui ne cesse de planer sur ces moments de reconnaissance mutuelle en diminue-t-elle la valeur ou, en revanche comme je le crois, en constitue-t-elle le moteur ?

Cécile de Ryckel, Bruxelles (2008)

Retravaillé en février 2010 pour l'atelier à Borgerhout

Bibliographie

Paul Ricœur. *Parcours de la reconnaissance*, Stock, 2004

Paul Ricœur. *Lectures 2, La contrée des philosophes*, Seuil, 1992

Alain Caillé. *Le don est-il généreux, Le temps des cerises*, 2005

Marcel Hénaff, *Le prix de la vérité, le don, l'argent, la philosophie*, Seuil, 2002

Axel Honneth. *La lutte pour la reconnaissance*, Cerf, 2007

Revue :

Rue Descartes/Hors série. *L'homme capable autour de Paul Ricœur*, Puf. Octobre 2006

Cités, n°33/2008. *Paul Ricœur, Interprétation et reconnaissance*, Puf. Mars 2008